

TON CORPS COMME UN NAUFRAGE

Atelier Fusianima



TON CORPS COMME UN NAUFRAGE

Par Atelier Fusianima

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'échouage des prédateurs	4
Chapitre 2 : La loi du cercle de fer	7
Chapitre 3 : L'encre et le varech	12
Chapitre 4 : L'assaut de l'écume	16
Chapitre 5 : La cicatrice partagée	19
Chapitre 6 : Les fantômes du granit	22
Chapitre 7 : La rupture du pacte	26
Chapitre 8 : Les charognards de la grève	29
Chapitre 9 : L'agonie du sel	33
Chapitre 10 : Le linceul d'ébène	36

Chapitre 1

L'échouage des prédateurs

Le remorqueur s'éloignait dans un râle de ferraille, abandonnant Jeanne sur cette langue de roche léchée par une écume grise. La mer semblait vouloir mâcher la terre. Immédiatement, le goût du sel envahit sa bouche, une griffure sèche sur ses lèvres dans ce bastion perdu qu'était le phare de la Vieille. Face à elle, Soren Le Goff n'avait rien d'un gardien ; il se tenait là, massif, une silhouette sombre découpée sur l'horizon. Ses yeux, délavés par les embruns, ne cherchaient pas à l'accueillir, mais à mesurer l'encombrement qu'elle représentait. Le vent rabattait l'odeur de varech pourri contre son visage, plaquant ses jupes contre ses jambes comme un linceul humide qui entravait chacun de ses pas. Elle se redressa, ajustant son châle. C'était un geste de dignité inutile face à l'Atlantique, mais elle ne recula pas.

Il ne prononça pas un mot. Il ne tendit pas la main pour l'aider à gravir la rampe glissante du débarcadère. Soren s'avança, ses mouvements lourds sous un caban rigide, et s'empara de la malle de bois. Les charnières crièrent. Sans un regard pour elle, il fit sauter le loquet d'un coup de pouce sec. Le contenu se déversa sur le sol mouillé. Ses doigts calleux, marqués de goudron, fouillèrent la dentelle des sous-vêtements et la laine des robes avec une précision brutale. Ce n'était pas de l'impudeur, c'était un inventaire. Jeanne observait ces mains s'attarder sur une doublure, le cœur battant contre ses côtes comme un animal pris au piège.

— Tu pues la ville, finit-il par cracher.

Sa voix était basse, un grognement qui semblait venir du fond de la gorge. Il s'arrêta, les narines frémissantes. Il approcha son visage du bois de la malle. Entre la lavande fanée et l'odeur de la sueur froide, il y avait autre chose : le parfum sec du papier et

l'âcreté de l'encre ferreuse. Jeanne sentit ses muscles se figer. Il releva la tête, ses yeux d'acier plongeant dans les siens. Il cherchait le secret. Il humait ces lettres cachées, ces preuves de sa trahison qu'elle portait contre elle, sous son corset, comme une arme chargée.

Elle soutint son regard. Le vent hurla, emportant un ruban de soie qu'il avait jeté au sol, mais Jeanne resta immobile, ancrée dans une colère froide. Elle comprit que les bonnes manières du continent n'avaient plus cours. Ici, il n'y avait que des corps qui s'affrontaient. Soren la jugeait, guettant le tremblement d'une paupière. Mais elle était faite du même bois que les épaves : brisée, certes, mais durcie par l'eau de mer.

Le silence s'installa, seulement rompu par le ressac régulier. Soren referma la malle. Le claquement du couvercle résonna comme un coup de feu dans la crique. Il souleva la charge d'un bras et commença l'ascension des marches taillées dans la paroi. Jeanne le suivit en silence. Chaque pas était une épreuve. L'humidité s'insinuait sous son chemisier, une caresse poisseuse qui marquait le début de leur cohabitation. Le froid s'installait dans sa chair, cette morsure qui ne lâche jamais et que l'on finit par accepter.

L'escalier de la tour était une spirale étroite où l'air manquait. Soren montait sans ralentir, son dos large obstruant la faible lueur des meurtrières. Jeanne agrippait la rampe rouillée, sentant les écailles de métal s'enfoncer dans sa paume. Cette douleur physique la calmait, l'empêchant de céder au vertige. Ce n'était plus de la pluie qui frappait le phare, mais une artillerie d'eau lourde qui transformait ses jupons en une armure de plomb.

Arrivé dans la chambre de veille, il lâcha la malle. Le plancher vibra. La pièce sentait l'huile de colza et la sueur ancienne. Soren se retourna, le visage strié par l'ombre des montants de la lanterne. Ses traits étaient sculptés par une rudesse que la pénombre n'adoucissait pas.

— C'est ici que tu resteras, Kermeur, jeta-t-il en essuyant ses mains sur son pantalon de toile.

Jeanne ne cilla pas, ignorant la flaque d'eau qui s'élargissait à ses pieds. Elle fixa ce visage d'homme, cherchant une faille, un point faible où frapper plus tard. Sous son vêtement trempé, les lettres pressées contre sa peau semblaient brûler. Le papier humide libérait son odeur d'encre. C'étaient ses seules alliées, des lames de papier prêtes à ouvrir les veines de ceux qui l'avaient condamnée.

Il s'approcha d'elle, lentement. Son odeur de tabac froid envahit son espace. Il ne la toucha pas, mais il inclina la tête, son souffle venant frapper sa tempe. Son regard descendit vers sa poitrine, là où le relief du papier trahissait sa présence.

— Je sens le papier, murmura-t-il avec un rictus. Tu caches ce qui brûle. Mais ici, la seule chose qui a le droit de brûler, c'est la lanterne. Et c'est moi qui tiens le feu.

Elle sentit l'eau couler le long de son dos. Dans ce huis clos, son corps ne lui appartenait déjà plus tout à fait. Elle était l'intruse. Pourtant, en ancrant ses talons dans le bois du plancher, Jeanne comprit son erreur : il pensait avoir enfermé une proie, il venait de s'enfermer avec un incendie. Elle soutint son regard sans trembler. Le phare de la Vieille n'était plus un refuge, mais une arène. Chaque mot serait désormais une cicatrice.

Chapitre 2

La loi du cercle de fer

La lanterne de la Vieille grinçait au-dessus de leurs têtes, un râle de fer supplicié qui cadénassait le silence de la salle de veille. Soren se tenait là, immense carcasse d'ombre découpée contre le schiste suintant, et l'espace entre eux n'était plus une distance, mais une lame. Il avait tracé cette ligne invisible avec la précision d'un équarrisseur : elle pouvait respirer, elle pouvait exister dans sa périphérie, mais le moindre frôlement de sa peau contre la sienne scellerait son arrêt de mort ou, pire, sa soumission totale. Jeanne sentait la morsure du froid humide remonter le long de ses chevilles, mais c'était la chaleur irradiant de cet homme, à peine à quelques centimètres, qui la marquait au fer blanc.

Le phare n'était qu'un boyau de basalte où chaque mouvement devenait une chorégraphie du supplice, une traque feutrée dans l'escalier en colimaçon où il la suivait de si près qu'elle sentait le déplacement d'air de ses bras. Il ne la touchait pas, respectant son propre diktat avec une cruauté mathématique, mais il occupait son oxygène, s'appropriant chaque molécule qu'elle tentait d'aspirer pour calmer son cœur en déroute. À chaque fois qu'elle se retournait, prête à lui cracher son venin, il s'immobilisait, les mains jointes derrière le dos comme un préfet de discipline ou un bourreau en attente de l'ordre fatidique. Cette proximité forcée, ce refus délibéré de la moindre friction charnelle, agissait sur les nerfs de Jeanne comme un rasoir que l'on passerait lentement, très lentement, sur une plaie à vif.

« Tu as faim, Jeanne ? » Sa voix n'était qu'un grondement sourd, un écho des fosses marines qui faisait vibrer la roche sous ses bottes.

Elle ne répondit pas. Elle serra les poings jusqu'à ce que ses ongles s'enfoncent dans

la chair, refusant de lui offrir le moindre gémissement. Ils descendirent vers la cuisine, une alcôve sinistre où l'odeur du varech pourri et du pétrole lampant se mêlait à celle du sang froid. Sur la table massive, deux bars de ligne gisaient, leurs yeux vitreux fixant le plafond comme s'ils attendaient encore la vague libératrice. Soren ne prit pas la peine de les cuire ; dans ce huis clos de 1912, la civilisation était une notion aussi abstraite que le pardon de Dieu, et le feu était un luxe qu'ils ne méritaient pas ce soir.

Il empoigna un couteau à la lame ébréchée, non pour découper des filets, mais pour lacérer la peau argentée du poisson avec une violence contenue qui fit tressaillir Jeanne. Il lui tendit un morceau de chair crue, translucide et visqueuse. Ses doigts s'arrêtèrent à un millimètre des siens, une frontière de vide absolu qu'elle n'osait pas franchir. Elle fixa ce lambeau de vie arraché à l'océan, sentant la salive s'accumuler dans sa bouche — une faim primitive, humiliante, qui lui rappelait qu'elle n'était, elle aussi, qu'un animal piégé dans cette cage de pierre.

« Mange, » ordonna-t-il, ses yeux d'orage ne quittant pas ses lèvres. « Apprends ce que c'est que de ne rien posséder, Jeanne. Pas même la chaleur de ton propre repas. »

Jeanne saisit la chair froide, évitant le contact avec une précision de funambule, et porta le poisson à sa bouche. Ses dents déchirèrent les fibres crues avec une rage sourde. Le sel brûla ses gencives, le goût métallique du sang envahit son palais, et elle soutint son regard, mâchant lentement, comme si elle broyait entre ses molaires un morceau de son propre cœur. C'était un festin de naufragés, une communion noire où chaque déglutition était une insulte à la morale laissée sur le continent, une parodie de dîner où l'on ne s'abreuvait que de la frustration de l'autre.

Soren se servit à son tour. Il arracha une lanière de chair avec ses dents, ses mâchoires travaillant avec une régularité de machine, tout en continuant à la traquer du regard, la dépouillant de toute dignité. L'air dans la pièce était devenu épais, saturé d'ozone et de haine, au point qu'elle craignit de suffoquer dans ce cercle de fer qu'il avait

instauré. Elle aurait voulu hurler, lui jeter le poisson à la figure, ou se précipiter dans les lames de l'Atlantique qui cognaient contre la base du phare, mais elle resta immobile. Prisonnière de cette loi du silence. Elle comprit alors que la punition n'était pas l'absence de contact, mais l'attente insupportable de ce qui arriverait si, par mégarde ou par folie, cette ligne de démarcation venait à se rompre sous le poids de leur désir putride.

Soren lâcha le couteau. Le métal heurta le bois de la table avec un claquement sec qui résonna contre les parois, un coup de feu étouffé par l'épaisseur du granit, rappelant à Jeanne que dans ce tombeau vertical, chaque son était une arme. Il ne s'essuya pas les lèvres. Une goutte de jus sombre perla au coin de sa bouche avant de s'écraser sur le col de sa vareuse de laine rêche. Il ne bougeait plus, mais l'air autour de lui semblait se contracter, s'enrouler autour de Jeanne comme un linceul humide.

Elle sentait la brûlure du sel dans les micro-coupures de ses lèvres. Sa main, posée à plat sur la table, tremblait. Elle l'imaginait se lever, franchir les quelques pouces d'air vicié pour aller griffer ce visage de naufragé, pour arracher l'arrogance gravée dans ses traits. Mais la loi était là. S'il la touchait, il perdait son emprise ; si elle le touchait, elle lui appartenait.

Soren se leva lentement, ses articulations craquant dans le silence. Il commença à tourner autour de la table, les mains jointes derrière le dos, mimant une promenade de gentleman dans un salon parisien — une mascarade grotesque au milieu de cette puanteur de marée basse. Chaque pas lourd faisait vaciller la flamme de la lampe, projetant sur les murs une ombre cyclopéenne qui semblait dévorer Jeanne à chaque passage. Il passa si près d'elle qu'elle sentit la chaleur animale de son corps, une radiation de fièvre et de varech.

« Tu as encore de la vie sur le visage, Jeanne, » murmura-t-il sans s'arrêter, sa voix n'étant plus qu'un souffle rauque qui lui léchait la nuque. « Une trace de chair. Juste là, sur ta joue droite. »

Elle ne bougea pas d'un cil. Son esprit s'évadait vers les lettres cachées sous son corset, ces missives qui pesaient plus lourd que le phare lui-même. Elle se demanda combien de temps elle pourrait tenir avant que la haine ne mute en une autre forme de folie. Le mépris qu'elle éprouvait pour cet homme était sa seule boussole, l'unique chose qui la rattachait encore à la côte, à la civilisation, à la vengeance promise.

« Tu ne vas pas l'enlever ? » reprit-il en s'arrêtant juste derrière elle.

L'air s'immobilisa. Jeanne retint son souffle. Il se pencha. Elle sentit son souffle chaud, chargé de tabac froid et de sel, contre son oreille. Il ne la touchait pas. Il respectait scrupuleusement le pacte sadique, mais la pression atmosphérique entre eux était devenue si forte qu'elle se crut écrasée par les fonds abyssaux. Il aurait suffi d'un millimètre de faiblesse pour que leurs chairs se rencontrent.

« Tu es une survivante, Jeanne. Mais ici, survivre ne suffit pas. Ici, il faut apprendre à aimer la pourriture. »

Il se redressa brusquement. D'un geste sec, il saisit la carcasse du poisson et la jeta dans un seau en fer blanc. Un bruit mou. Jeanne ferma les yeux, luttant contre l'envie de hurler. Elle enrageait d'être ainsi traquée comme une proie que l'on épuise avant la mise à mort.

« Va te coucher, » ordonna-t-il en désignant l'escalier qui s'enfonçait dans les entrailles de pierre. « La tempête arrive. La Vieille va hurler cette nuit, et je ne veux pas entendre tes gémissements couvrir le bruit du vent. »

Elle se leva, les jambes de plomb, et gagna les marches sans un regard. Tandis qu'elle entamait l'ascension vers sa cellule, elle entendit Soren reprendre sa marche circulaire dans la cuisine. Un prédateur arpentant sa cage, condamné à ne jamais pouvoir saisir ce qu'il convoitait le plus. Cette pensée fut sa seule victoire. Elle savait qu'il restait là,

dans l'ombre, à respirer l'air qu'elle avait quitté, se nourrissant du vide qu'elle laissait derrière elle comme d'un poison nécessaire.

Chapitre 3

L'encre et le varech

La mèche de suif crachotait, libérant une fumée noire, épaisse, qui empestait la graisse de phoque et l'ammoniaque. Dans l'étroitesse de cette cellule de granit qu'était la chambre haute du phare, l'obscurité n'était plus une absence de lumière ; c'était une matière huileuse, une poix invisible qui collait aux pores de la peau. Jeanne lissait le papier jauni avec une dévotion de suicidée, ses doigts glissant sur les mots tracés au milieu des tempêtes passées. Ce n'était plus de l'encre, c'était du poison figé. Chaque lettre, un adieu ; chaque courbe, une confession destinée à un Dieu qui avait déserté le Raz de Sein dès que le premier bloc de pierre avait été scellé. Elle sentait le froid du sol remonter par ses chevilles, une morsure familière lui rappelant que sous ses pieds, l'Atlantique ne demandait qu'à broyer ses os.

Soren était là. Il était une silhouette plus dense que les ténèbres, niché dans l'angle mort de la voûte. Il ne respirait pas ; il hantait l'espace. Son odeur de varech pourri et de tabac froid le précédait comme une onde de choc. Jeanne ne leva pas les yeux. Regarder cet homme, c'était abdiquer. C'était abandonner cette dignité rance qu'elle protégeait comme un trésor de guerre. Elle savait qu'il l'étudiait, qu'il comptait les battements de son pouls dans la veine bleutée de son cou, ce rythme saccadé qui trahissait l'animal acculé. Le silence entre eux n'était pas un repos, c'était une corde que l'on tendait, millimètre par millimètre, jusqu'à ce que les fibres rompent et que le fouet claque contre la chair.

Un craquement sec déchira l'air saturé d'humidité. Avant qu'elle n'ait pu esquisser un geste, la main de Soren, calleuse et tavelée par les embruns, s'abattit sur la table. Il arracha un feuillet. Il ne s'intéressait pas au sens, à ces aveux de meurtre ou de désespoir qui auraient dû le faire frémir. Il porta le papier à son visage. Il ferma les

yeux. Il aspira l'air avec une lenteur obscène, cherchant à y débusquer l'effluve de la terreur qui avait transpiré de Jeanne au moment de l'écriture. Elle vit ses narines se dilater, s'imprégnant de l'acidité de son angoisse, une dégustation sauvage qui la fit se cambrer malgré elle contre le dossier de sa chaise.

— Tu sens la mort de près, Jeanne, murmura-t-il d'une voix qui avait la texture du sable qu'on écrase entre deux dents. Pas celle qui arrive vite. Celle qui infuse. Celle qui macère dans l'attente.

La pression atmosphérique sembla soudain doubler. L'air devint lourd, aussi lourd que le plomb fondu utilisé jadis pour sceller les cercueils. Jeanne sentit une chaleur subite envahir ses sinus, un fourmillement douloureux derrière les globes oculaires qui annonçait la rupture. Une goutte de sang, d'un rouge presque noir, perla de sa narine gauche. Elle s'écrasa sur le bois de la table. Une seconde la rejoignit aussitôt. C'était le tribut physique de sa présence, la preuve que son corps cédaît là où sa volonté s'obstinait encore à nier l'attraction monstrueuse de ce prédateur. Il se pencha. Si près que son souffle dissipa le froid de la pièce. Jeanne comprit alors que leur pacte de non-toucher n'était qu'une forme de torture plus raffinée : une manière de l'affamer avant la curée.

Le sang tapissait désormais les rainures du chêne, une traînée sombre s'étirant vers le bord comme une promesse de naufrage. Jeanne ne chercha pas à l'essuyer. Elle restait pétrifiée, les poumons brûlés par l'odeur de soufre, tandis que la présence de Soren pesait sur ses épaules avec la force brute des abysses. Le granit était froid sous ses jupons, mais son sang bouillait. Une lave épaisse qui tambourinait contre ses tempes. Elle se demanda si, en éclatant, ses veines libéreraient enfin ce cri qu'elle retenait derrière ses dents serrées depuis des années. Elle n'était plus une femme dans une tour ; elle était une proie dont on étudiait la décomposition avant même le trépas.

Soren ne recula pas. Au contraire, il s'abaissa encore, ses yeux d'un gris d'orage fixés sur la goutte qui hésitait au bout de son nez avant de s'écraser sur le papier qu'il tenait

toujours. Il approcha le feuillet de la flamme, non pour le brûler, mais pour en exalter l'humidité, pour forcer les fibres à recracher le sel et la sueur. Le silence était tel qu'on entendait le ressac hurler contre la base du phare, un fracas lointain qui semblait vouloir dévorer la bâtisse. L'oxygène se raréfiait, dévoré par la combustion fétide et l'attraction électrique qui tordait l'espace entre leurs deux corps.

— Tu te vides pour moi, Jeanne, souffla-t-il, et le grain de sa voix provoqua un frisson qui se logea à la base de son crâne. Ton corps avoue ce que ta langue de vipère s'obstine à cacher. Tu as peur, oui, mais c'est une peur qui t'excite. Elle te réchauffe mieux que l'alcool de contrebande que tu caches.

Il tendit le bras. Sa main s'immobilisa à un millimètre de sa joue, respectant cette frontière invisible qu'ils avaient tracée comme on délimite un champ de mines. La chaleur qui irradiait de sa peau tavelée était une agression, une gifle thermique. Jeanne aurait pu reculer. Elle aurait dû fuir. Mais ses jambes n'étaient plus que du varech mou. Elle plongea ses yeux dans les siens, n'y trouvant que la faim — une faim primitive, dénuée de morale, qui ne demandait qu'à la déchiqueter pour en extraire la moelle.

— Ce que je porte dans ces lettres, c'est ta fin, Soren, articula-t-elle avec une précision chirurgicale, malgré le goût ferreux qui envahissait sa bouche. Chaque mot est un clou dans ton cercueil. Renifle mon effroi tant que tu veux ; tu ne sentiras jamais le poison que j'ai injecté dans l'encre.

Un sourire cruel étira les lèvres du marin. Il ne craignait pas les malédictions ; il était né dans l'écume et la charogne. Il déplaça sa main lentement, suivant le contour de son visage sans jamais établir le contact, jouant avec la tension de surface. L'air vibra. Jeanne sentit les poils de sa nuque se hérissier. Chaque pore de sa peau hurlait pour qu'il brise enfin ce pacte maudit, pour que la violence de l'étreinte remplace la torture de l'attente. Elle voulait qu'il la broie, n'importe quoi pour faire cesser ce bourdonnement, cette pression qui menaçait de faire exploser son cœur.

Soren laissa tomber le papier. Le feuillet tourbillonna avant de se coller contre la flaque de sang, s'imbibant instantanément d'un rouge écarlate. Il se redressa, sa silhouette masquant la maigre lueur de la mèche, plongeant Jeanne dans une obscurité totale.

— Ton venin n'est que de l'eau douce pour un homme qui a bu la mer, Jeanne. Tu crois me tuer avec des souvenirs ? Je vais te montrer que les morts n'ont aucune emprise sur ceux qui ont déjà vendu leur âme à la marée.

Il fit un pas de côté. L'oppression ne se dissipa pas. Elle resta là, vibrante, nichée dans le creux de ses reins. Jeanne ramassa sa plume, ses doigts tremblants tachés du sang qui continuait de couler. Elle comprit, avec une lucidité terrifiante, que le véritable danger n'était pas l'homme dans l'ombre, mais la bête qui, en elle, venait de reconnaître son maître. Elle se remit à écrire, non par défi, mais pour ne pas hurler, tandis que dans son dos, elle entendait le souffle rauque de Soren. Régulier. Patient. Tel le grondement de l'Océan avant la déferlante qui emporte tout.

Chapitre 4

L'assaut de l'écume

Le phare de la Vieille n'était plus une tour de pierre, c'était un os de granit rongé par l'Atlantique. À l'intérieur, le silence du fût n'était qu'un mensonge épais, une pression sourde qui écrasait les tympanes de Jeanne à chaque marche franchie. Un pas. Un souffle. Un pas. L'escalier en colimaçon s'enroulait comme un intestin de géant autour de leur ascension. Derrière elle, l'ombre de Soren n'était pas une présence humaine, c'était une masse thermique, une haleine de tabac et de sel qui lui léchait la nuque. Jeanne montait, les poumons brûlés par l'air raréfié du conduit, sentant la laine rêche de son caban contre ses hanches. Un pas. Un souffle. La répétition du mouvement était sa seule défense contre l'angoisse.

« Plus vite, Kermeur », gronda-t-il. Sa voix ne s'élevait pas ; elle vibrait directement dans les vertèbres de Jeanne. « Plus vite, ou on finira la nuit à tâtons dans les entrailles de la bête. »

Lorsqu'ils atteignirent la galerie de la lanterne, l'immobilité s'évapora. Ce fut un choc frontal. Le spectacle était une nature morte, figée et sanglante. Des dizaines de fous de Bassan s'étaient fracassés contre les parois de cristal, oiseaux de givre et de viscères collés par le sel. Jeanne s'arrêta, pétrifiée. Elle fixa une aile brisée qui battait encore mollement contre le verre, un métronome macabre. Ici, la lumière n'était pas un salut ; elle était un piège lucide pour ceux qui cherchaient une issue. Elle resta ainsi, les mains suspendues, observant ce massacre silencieux avant que Soren ne brise la stase. Il lui fourra un seau d'eau bouillante et une brosse de chiendent entre les mains. Ses doigts calleux effleurèrent les siens, une décharge de chaleur animale dans le froid polaire de la lanterne.

Elle s'attaqua à la paroi.

Frotter le rouge. Effacer le noir. Le verre tremblait sous les coups de butoir du vent. Soren se plaça juste derrière elle, ses bras encadrant son torse, ses mains verrouillées sur la rambarde. Elle était sa prisonnière, calée entre la fureur de l'Océan et la masse impitoyable de cet homme. Le contraste était insupportable : le froid mordait ses joues jusqu'au sang, mais là où le corps de Soren pressait le sien — dans le creux des reins, contre l'arrondi des épaules — une chaleur toxique commençait à bouillir. Une trahison de la chair. Elle frottait avec rage, effaçant le sang des oiseaux pour ne plus voir que l'abîme, refusant de se retourner.

« Tu trembles, Jeanne », murmura-t-il. Son souffle humide s'écrasa contre son oreille.

Ce n'était pas une observation. C'était une prise de possession. Jeanne ferma les yeux, laissant l'image du phare s'effacer pour n'être plus qu'une sensation de balancement perpétuel. Elle détestait la façon dont il habitait l'espace. Elle détestait la façon dont il semblait commander aux éléments. Frotter le rouge. Effacer le noir. Le pacte de silence qu'ils avaient passé s'effritait.

Soren posa soudain sa main sur la sienne, arrêtant le mouvement de la brosse. Sa paume était une plaque de granit, écrasant ses doigts contre le verre vibrant. Il l'obligea à regarder une large traînée de sanie qu'elle n'avait pas encore décapée. Jeanne sentit son cœur cogner contre ses côtes avec une violence qui rivalisait avec la houle. Ils restèrent ainsi, suspendus entre le ciel et l'abîme, deux épaves accrochées à une lentille de Fresnel qui balayait l'infini de son regard cyclopéen. L'odeur de Soren — tabac, sel, bête — devint son seul oxygène.

« Frotte encore, Jeanne », ordonna-t-il, sa voix émanant de la roche elle-même. « La mer ne pardonne pas. Et moi non plus. »

Il relâcha brusquement sa main pour saisir sa taille. Ses doigts s'enfoncèrent dans sa

chair, une capture brute qui la força à se cambrer contre la rambarde. Le vide hurlait sous eux, un chaudron de vagues noires prêtes à les broyer. Jeanne se raccrocha à sa haine comme à une bouée de sauvetage. Elle pensa aux lettres cachées sous son matelas, aux mots qui finiraient par le briser, tandis que son corps, traître, répondait à la pression de ses cuisses.

Soudain, une lame de fond explosa contre la base de la Vieille, projetant une gerbe d'eau si violente qu'elle franchit la balustrade. L'écume les noya d'un coup. Jeanne bascula, les poumons brûlés, mais les bras de Soren se refermèrent sur elle avec la précision d'un piège à loup. Il la ramena contre son flanc, un geste de possession absolue. Ils restèrent haletants, deux spectres dans la lumière vacillante. Dans ce chaos d'eau, elle comprit que le temps des gardiens était fini. Il n'y avait plus de loi, plus de phare, seulement deux naufragés prêts à se dévorer pour un peu de chaleur avant l'extinction.

Chapitre 5

La cicatrice partagée

La lanterne de la Vieille grinçait, un gémissement de métal supplicié qui se perdait dans le fracas des lames contre le socle de granit. Soren était ancré sur une caisse de munitions, le bras gauche offert à la table de chêne, là où la lumière jaunâtre dansait sur sa peau moite. Le mécanisme du phare — cette horlogerie de cuivre et de graisse — avait fini par mordre. Une entaille béante barrait son avant-bras, une bouche rouge qui dégueulait un sang trop chaud pour cette pièce glacée. L'odeur était là. Métallique. Écoeurante. Une marée montante qui charriait ses cadavres jusque dans mes narines. Je fixais la plaie, les bords de chair déchiquetés qui tressautaient au rythme de son pouls. Pas de peur. Juste une ivresse froide.

— Fais-le, Jeanne, grogna-t-il, la voix arrachée aux abysses.

Je saisis l'aiguille de voilier. Une pointe d'acier courbe, conçue pour le chanvre épais. Je passai le fil de lin dans le chas avec une lenteur calculée. Je savourais son attente. Je savourais son silence. Mon esprit divaguait sur ce corps qui m'avait encagée, cette masse de muscles et de cicatrices qui dictait ma survie, maintenant réduite à cette immobilité forcée par la douleur. La barrière invisible entre nous — cette distance que nous maintenions pour ne pas nous entre-dévorer — venait de voler en éclats sous le poids de l'hémorragie. Chaque point de suture serait une intrusion. Chaque mouvement serait une marque. Une marque indélébile.

Je n'utilisai pas d'alcool. Je voulais que l'infection de mon mépris s'y loge. Je voulais qu'il sente chaque particule de poussière avant que je ne referme le piège. Lorsque la pointe d'acier perça le derme, un bruit de succion déchira le silence. Ses phalanges blanchirent sur le bord de la table. Il ne recula pas. Il ne cria pas. Ses iris de schiste

s'ancrèrent dans les miens avec une intensité qui me fit l'effet d'une brûlure. Je poussai l'aiguille plus profondément. Je cherchais le muscle. Je cherchais le spasme. Nous étions si proches que je pouvais sentir sa chaleur animale, un contraste violent avec l'humidité poisseuse des murs.

— Tu aimes ça, n'est-ce pas ? murmura-t-il.

Sa question était un constat d'infamie. Je ne répondis rien, concentrée sur le trajet de la soie dans sa viande. La douleur n'était plus un obstacle ; elle était notre langage. Une syntaxe de sang et de sueur. Je voyais la sueur perler sur son front, couler dans sa barbe rousse, et une envie folle de lécher cette trace de faiblesse m'envahit. Le désir, ici, n'avait rien d'une caresse. C'était une morsure. Une promesse de meurtre remise au lendemain.

Je nouai le dernier point avec une brutalité délibérée. Mes doigts effleurèrent sa peau brûlante — une décharge électrique dans le bas du ventre. Le sang avait cessé de couler, mais l'air était devenu lourd, chargé d'ozone et de rancœur. Il ne retira pas son bras. Il restait là, offert, tandis que le phare oscillait sous une rafale plus violente. Je l'avais marqué. J'avais brodé ma haine à même sa chair.

L'odeur de fer des abattoirs scellait notre chute. Je m'attendais à ce qu'il m'écrase, qu'il rende à mes os la violence de mon aiguille. Mais il resta immobile. Sa respiration soulevait sa poitrine avec une régularité mécanique. Dans cet enfer de granit, le silence était une bête qui attendait son heure.

Soren se leva brusquement. La chaise racla le sol avec un cri de supplicié. Je reculai, le dos contre la paroi glacée où l'humidité suinte en filaments grisâtres. Il ne se tenait pas le bras ; il le laissait pendre, ignorant la douleur qui irradiait jusqu'à son épaule. Il n'y avait plus de règles. Plus de trêve. Sa main valide se plaqua contre la pierre, juste à côté de ma tempe, m'emprisonnant dans son aura de sueur acide. Je voyais chaque pore de sa peau, chaque ride gravée par le sel. Ma vengeance était une victoire de

cendres.

— Tu crois m'avoir marqué, Jeanne ? croassa-t-il, la voix comme un frottement de galets.

Il inclina la tête. Son regard descendit vers ma bouche avec une intention prédatrice. Ce n'était pas de l'amour — cela n'existait pas sur cette verrue de pierre. C'était un besoin de possession. Une volonté d'annihiler le reflet de sa propre déchéance dans mes yeux. Ma main, serrée sur le linge ensanglanté, tremblait. Je restai muette, le défiant tandis que le phare gémissait sous l'assaut d'une lame de fond.

Il se pencha. La chaleur de son souffle était une promesse de fièvre. Sa main blessée remonta lentement le long de mon bras, le sang frais de la suture tachant ma manche. Un marquage mutuel. La douleur qu'il ressentait, je la voulais mienne. Je voulais qu'elle devienne le pont entre nos deux solitudes. Il n'utilisa pas la force ; il se contenta d'écraser son pouce sur ma lèvre inférieure, me forçant à goûter l'âcreté du fer.

— On ne recoud pas un monstre sans s'attendre à ce qu'il vous dévore, murmura-t-il contre mon oreille.

L'obscurité se referma. Les éclats du faisceau rotatif découpèrent nos silhouettes en lambeaux de lumière crue. J'étais sa prisonnière, mais en le marquant, j'étais devenue son architecte. La haine était notre oxygène. Nous nous étouffions mutuellement, incapables de lâcher prise de peur que le vide ne nous emporte. Je fermai les yeux, acceptant l'inévitable, tandis que sa main glissait dans mon cou pour s'assurer que je sentais chaque battement de son cœur furieux contre ma propre peau.

Chapitre 6

Les fantômes du granit

Le nom claqua contre les murs suintants. Un bruit de couperet. Un choc de métal sur un billot humide.

— Gabriel de Malestroit.

Jeanne ne cilla pas. Ses doigts griffaient le rebord de la table, les articulations blanchissant sous une peau devenue diaphane, presque translucide à force de privations. Sa haine était sa seule nourriture.

Soren ne répondit pas. Il rejeta la tête en arrière pour laisser monter un rire sec, dépourvu de gaieté, un craquement de branches mortes sous le pas d'un prédateur. C'était le rire d'un homme qui reconnaît le diable au fond d'une bouteille vide. Sa stature massive fit un pas, dévorant le peu de lumière que la lampe à huile arrachait aux ténèbres du phare.

— Malestroit, répéta-t-il, savourant chaque syllabe comme une gorgée de fiel. L'homme qui a sabordé le *Vainqueur*. L'homme qui a réduit ma lignée à une note de bas de page pendant qu'il s'engraissait sur les cadavres de mes frères.

L'air s'épaissit, chargé d'une électricité rance. Jeanne sentit la chaleur de Soren sur son front, une émanation animale qui heurtait le froid de la pierre. Elle ne recula pas. Elle n'avait plus de refuge, sinon cette alliance de circonstance scellée dans la rancœur. Elle se demanda si son cœur battait encore ou si elle n'était plus qu'un mécanisme d'horlogerie, réglé pour sonner l'heure de la revanche avant de se briser.

— Nous ne sommes pas des amants, Soren, murmura-t-elle. Sa voix était un sifflement de lame que l'on affûte. Nous sommes les deux mâchoires d'un même piège.

Il posa sa main sur la paroi, à quelques millimètres de son épaule. C'était leur pacte, leur supplice volontaire : une proximité de chaque seconde, un désir montant comme une marée de vive-eau, mais l'interdiction formelle de franchir la limite. La frustration était le carburant de leur fureur. Soren la regardait avec une intensité qui aurait pu consumer la mèche de la lampe. Ses yeux orageux cherchaient une brèche dans sa détermination de marbre.

Soren imaginait déjà le poids de ses mains autour du cou de Malestroit, la sensation délicieuse des vertèbres qui cèdent. Mais son regard restait ancré dans celui de la jeune femme. Il comprit qu'ils n'étaient pas de simples alliés. Ils étaient les reflets d'une même abjection, deux monstres pétris par le mépris des hommes.

— Tu veux le voir brûler, Jeanne ? Sa voix descendit d'un octave, vibrant comme le grondement lointain des brisants. Je ne veux pas seulement qu'il brûle. Je veux qu'il nous regarde danser sur ses cendres.

Il se rapprocha encore. Elle sentit la rugosité de son chandail contre sa poitrine, une barrière dérisoire contre l'incendie qui couvait sous leurs peaux. Jeanne ferma les yeux, laissant l'image du bourreau s'effacer au profit de cette sensation étouffante d'être vivante, enfin, à travers la perspective du carnage. Elle n'éprouvait aucune tendresse pour cet homme qui sentait le tabac brun et la tempête. Elle éprouvait une reconnaissance viscérale. Celle du loup pour la louve dans la famine de l'hiver.

— Alors utilise-moi, cracha-t-elle. Utilise ce que je sais, utilise les lettres que j'ai volées. Et en échange, donne-moi le droit de porter le premier coup.

Le désir n'était plus une affaire de plaisir ; c'était une arme de destruction mutuelle.

Le phare oscillait imperceptiblement sous les coups de boutoir de l'Atlantique, un linceul de vagues noires prêt à engloutir leur crime. Soren laissa glisser son regard sur les lèvres de Jeanne, un sourire cruel étirant les siennes, avant de se détourner brutalement vers la vitre encrassée. Le pacte tenait, mais chaque seconde aiguisait leurs crocs.

La Vieille n'était plus qu'un fût de pierre vacillant dans la gueule d'une bête affamée. Jeanne sentait la vibration jusque dans ses chevilles, une pulsation tellurique qui battait à l'unisson de son sang corrompu par l'attente. Elle ramena sa main vers l'encolure de sa robe. Le papier des lettres produisit un froissement sec contre sa peau : un rappel constant du poison qu'elle comptait injecter dans les veines de Malestroit. Soren ne bougeait plus, mais son immobilité était celle du prédateur entre deux ondes.

— Malestroit croit que l'océan efface les traces des filles qu'il a brisées, murmura-t-elle, les pupilles si dilatées que l'iris n'était plus qu'un liseré de glace. Il croit que l'écume est un linceul suffisant pour les secrets qu'il a semés entre Quimper et la pointe du Raz.

Soren laissa échapper un grognement abyssal, chargé de la rancœur des noyés sans sépulture. Il s'approcha, sa stature projetant une ombre déformée sur la paroi circulaire, l'encerclant sans la toucher. Elle dut planter ses ongles dans ses paumes pour ne pas s'agripper à lui. C'était leur jeu : rester au bord du gouffre, humer l'odeur du vide, et parier sur celui qui cèderait le premier à l'appel du néant.

— Malestroit va apprendre que les épaves ont des dents, Jeanne. Et que certaines préfèrent couler avec leur proie plutôt que de flotter seules.

Son souffle s'écrasait contre sa tempe, humide et brûlant. Jeanne ferma les yeux, visualisant déjà le manoir de Malestroit, les tentures de velours rouge et l'arrogance de cet homme qui pensait avoir acheté le silence par la terreur. La vengeance n'était pas un plat qui se mangeait froid ; c'était une viande crue qu'ils s'apprêtaient à dévorer

dans l'obscurité.

— On ne revient pas d'une alliance comme la nôtre, Soren. On s'y noie.

Il la regarda avec un sourire sans joie. Il avait accepté cette noyade bien avant qu'elle ne mette un pied sur son île. Ils étaient liés par un contrat de sang que nulle tempête ne pourrait défaire. Dehors, l'océan continuait son siège, martelant le monolithe avec une violence systématique. Mais à l'intérieur, le silence était plus assourdissant que le tonnerre : il portait le poids de leur condamnation. Chaque seconde de retenue était une victoire de la haine sur le besoin, l'assurance que lorsqu'ils s'uniraient enfin, ce serait pour s'entredéchirer.

Chapitre 7

La rupture du pacte

L'obscurité n'était pas une absence dans la lanterne du phare de la Vieille ; elle était une matière. Une mélasse de suie et de sel qui s'agrippait aux poumons, épaisse, poisseuse, presque solide. Au centre de cette cellule circulaire, le granit de la table, poli par un siècle de graisse de baleine, renvoyait la lueur rousse d'une lampe à huile agonisante. Soren se tenait là, bloc d'ébène dont la seule humanité résidait dans le sifflement erratique de sa respiration, une mécanique rouillée brisant le silence. Il avait juré de ne pas la toucher. C'était un serment gravé dans sa propre chair, une promesse faite à un Dieu qu'il savait absent, mais ici, dans ce huis clos battu par les lames de fond, les serments n'avaient que le poids de l'écume.

Jeanne ne cillait pas. Ses yeux brûlaient d'une haine si pure qu'elle en devenait une invitation au désastre, un phare déviant. Elle sentait l'humidité de sa chemise de lin coller à sa peau, vestige de l'écume infiltrée par les fentes des volets. Soren fit un pas, puis deux. L'espace entre eux se mua en une zone de basse pression où l'air manquait, où les molécules se raréfiaient. Pour la première fois, il ne regarda pas l'horizon vide. Sa main, griffe calleuse labourée par les cicatrices de cordages, s'abattit sur la nuque de Jeanne. Ce n'était pas une caresse. C'était le couperet d'une guillotine scellant leur damnation commune sur cet autel de pierre.

Le choc contre le granit fut brutal. Un craquement sourd qui résonna jusque dans leurs os, comme une quille se fracassant sur un récif. Il n'y eut pas de préambule, pas de cette tendresse feinte que les hommes du continent utilisent pour masquer leur faim. Il n'y eut qu'une collision frontale. Soren écrasa ses lèvres contre les siennes avec une violence qui goûtait le sang et le tabac froid, cherchant à étouffer le cri qu'elle ne poussait pas, cherchant à broyer en elle cette dignité qui l'insupportait. Sous

ses doigts, le tissu de la robe céda dans un déchirement sec, un bruit de voile qui se rompt sous la tempête, exposant la pâleur de sa peau à l'air glacial de la tour.

Elle ne recula pas. La peur était un luxe enterré avec son nom de l'autre côté de l'eau. Ses ongles s'enfoncèrent dans les épaules massives de Soren avec une férocité qui disait clairement qu'elle n'était pas une proie, mais un adversaire à sa démesure. Elle lui arracha un gémissement qui ressemblait à un râle d'agonie, ses dents cherchant la chair de son cou, marquant son territoire sur ce prédateur qui pensait l'avoir soumise. Ils luttèrent sur ce bloc de granit comme s'ils voulaient s'y fondre, ignorant la morsure du froid, les genoux cognant contre la pierre froide dans une chorégraphie de haine et de besoin viscéral.

Le granit buvait la chaleur de son dos comme un buvard noir. Jeanne sentit un frisson qui n'avait rien de la peur, mais tout de la reconnaissance du désastre. Sous elle, la table de pierre était une enclume ; au-dessus, Soren était le marteau, un bloc de muscles et de rancœur qui pesait de tout son mépris sur son corps de nerfs. Il ne la touchait pas avec la déférence d'un amant, mais avec la précision d'un équarisseur cherchant la faille, ses doigts s'enfonçant dans les hanches jusqu'à y laisser des stigmates violacés qui fleuriraient demain comme des aveux. Jeanne aspirait l'odeur de Soren — tabac de chique, suinte de mouton, amertume métallique — avec une avidité de noyée, se demandant si la damnation avait toujours ce goût de sel et de fer.

Soren grogna contre sa tempe, un son guttural qui n'appartenait plus au langage des hommes. Il écarta brutalement les pans de sa jupe dans un fracas de coutures suppliciées. Il n'y avait aucune grâce dans son geste, seulement l'urgence obscène d'un homme qui a trop longtemps regardé l'abîme et qui décide enfin d'y sauter. Sa main remonta, rugueuse comme du papier de verre, le long de l'intérieur de ses cuisses, une invasion territoriale sans négociation. Il détestait la façon dont elle ne se brisait pas, la façon dont son regard restait ancré dans le sien, l'aspirant vers les récifs pour le simple plaisir de voir le bois éclater.

Soren s'enfonça en elle comme on enfonce un couteau dans une plaie, sans préambule, avec une violence qui leur arracha un cri identique, une note discordante qui se perdit dans le fracas de l'océan contre la base du phare. Il n'y avait plus de Jeanne, plus de Soren, seulement deux épaves se disloquant l'une dans l'autre, un échange de fluides et de fureur sur un autel de granit noir. Le pacte n'était plus qu'un souvenir lointain, une plaisanterie de civilisés que la mer avait fini par recracher sur le rivage, laissant derrière elle la vérité nue de deux bêtes cherchant la chaleur dans l'œil du cyclone.

Ils continuèrent ainsi, dans un rythme de galère, jusqu'à ce que l'épuisement remplace la rage. Soren restait lourd sur elle, son souffle court fouettant l'oreille de Jeanne, refusant de rompre le contact comme si le premier qui s'écarterait reconnaîtrait sa défaite. Le silence qui suivit fut plus assourdissant que la tempête, un vide immense où la culpabilité n'avait pas encore trouvé son chemin, étouffée par la satisfaction primitive d'avoir survécu à une autre forme de naufrage. Sur la table de pierre, les traces de leur lutte resteraient gravées dans le froid du granit, témoignage muet d'une rupture que ni Dieu ni les hommes ne pourraient jamais réparer.

Chapitre 8

Les charognards de la grève

Voici une réécriture du texte, optimisée pour la publication. Les répétitions ont été supprimées, le rythme a été saccadé lors des phases d'action pour varier l'intensité, et le "pacte de non-toucher" a été densifié pour illustrer la dynamique de pouvoir.

La brume n'était pas un phénomène météo ; c'était une haleine fétide accrochée aux poumons, une sueur que l'océan crachait sur le schiste noir des marches. En bas, le clapotis des rames contre l'eau huileuse annonçait la charogne. Ces hommes, envoyés par le passé de Jeanne, venaient réclamer leur dû par droit de vice. Chaque coup de bois résonnait comme un pouls malade au cœur du Raz. L'odeur de vase en décomposition montait, saturée par l'arôme âcre de l'ozone annonciateur d'orages.

Jeanne sentait le froid du métal contre sa cuisse. Une brûlure glaciale. Elle n'était plus la proie tremblante des salons étouffants. Son sang était-il devenu aussi sombre que les courants bretons ? Peut-être. La pureté n'était qu'un concept pour ceux qui n'avaient jamais eu à choisir entre la soumission et le meurtre. Sous les plis de sa jupe en laine rugueuse, le poids du couteau constituait son unique ancre. Ici, la morale se dissolvait dans l'amertume des vagues.

À ses côtés, Soren demeurait une ombre plus dense que la nuit. Une force immobile. Sa respiration dictait le rythme de la tempête. Il ne la touchait pas. Ce pacte de distance, ils l'avaient érigé comme une clôture électrifiée : une règle mutuelle qu'elle brûlait parfois de briser, juste pour sentir si sa peau était aussi dure que la pierre. Son odeur de tabac froid imprégnait ses pores comme une promesse de désastre. Il n'était

pas un chevalier. Il était l'architecte de la tempête qu'il avait nourrie en elle, attendant que les digues rompent enfin.

La barque racla le fond. Un cri de bois déchiré. Le silence de la grève vola en éclats. Des silhouettes se dessinèrent, massives, maladroitement dans leur arrogance citadine. Ils ignoraient tout du piège. Pour eux, l'escalier du phare n'était qu'une ascension pénible, chaque marche les rapprochant pourtant de l'abîme. Les trois hommes grimpaient. Bottes glissantes sur le goémon. Souffles courts. Leurs corps, habitués au confort, trahissaient déjà leur agonie.

Soren fondit sur le premier. Un mouvement fluide, dénué de grâce, précis comme le geste d'un équarrisseur. Le bruit des os cédant contre la roche fut sourd, définitif. Le deuxième agresseur chercha une arme. Ses doigts, crispés par la terreur que dégageait le prédateur des mers, refusèrent d'obéir. Ce fut un massacre organique. Soren frappait. Chaque impact laissait un sillage pourpre sur la pierre centenaire, transformant le phare en abattoir.

Le troisième, celui qui exhalait encore l'odeur du papier timbré, parvint à la hauteur de Jeanne. Ses yeux étaient exorbités devant le carnage. Jeanne ne recula pas. Elle plongea sa lame dans le creux de sa gorge pour étouffer les paroles de possession qu'il s'apprêtait à vomir. Elle sentit la résistance du cartilage. Puis l'acier s'enfonça. Un jet de vie, chaud et ferreux, vint baptiser son visage. Une onction de violence qui rompit son dernier lien avec l'humanité.

Soren s'arrêta. À ses pieds, une dépouille laissait échapper une mélasse sombre. Il fixa Jeanne. Son regard n'offrait aucune tendresse, seulement la reconnaissance d'un monstre face à son semblable. Sous la lueur rotative du phare, un sourire cruel étira ses lèvres. Il était fier de cette créature qu'il avait extraite de sa gangue de morale pour en faire une arme. Ils restèrent ainsi, deux épaves au sommet de leur charnier, tandis que l'Atlantique commençait à lécher les premiers corps.

La chaleur sur sa joue s'évaporait, remplacée par une morsure glaciale. Jeanne resta immobile, le couteau serré au point de se broyer les phalanges. Son souffle était un sifflement de bête. À l'intérieur de sa poitrine, quelque chose de civilisé venait de s'éteindre. Elle n'éprouvait aucun dégoût, seulement une curiosité pour le trajet du liquide écarlate s'insinuant entre les dalles.

Soren fit un pas. Sa silhouette masqua brièvement l'œil cyclope du phare. Il n'essuya pas la tache sur le menton de la jeune femme. Il respectait leur loi de silence charnel, mais ses yeux brûlaient d'une satisfaction brutale. Pour lui, elle n'était plus une victime ; elle devenait une extension de ce paysage de naufrageurs.

— Jette-le, ordonna-t-il. Sa voix vibrait d'une rudesse sans appel.

D'un coup de botte, il envoya le premier corps dans le vide. Un poids mort englouti par les courants de la Vieille. Jeanne l'imita. Elle saisit le veston de l'homme de loi. Une force neuve l'habitait. Le tissu était poisseux, saturé d'hémoglobine. Le charognard tomba sans grâce, rejoignant le linceul mouvant de l'écume. L'odeur de musc rance disparut sous l'assaut du vent. Ils fixèrent le tumulte, deux spectres liés par un secret plus lourd que le granit.

La tension entre eux n'avait rien d'une étreinte. C'était un duel d'âmes érodées. Soren se rapprocha, assez pour qu'elle sente le sel collé à ses vêtements. Il l'avait arrachée à son passé avec la brutalité d'un coquillage arraché à son rocher.

— Demain, la mer aura tout lavé, murmura-t-il. Tu appartiens à cette pierre maintenant, Jeanne Kermeur. Tu es le phare, et tu es le récif.

Elle tourna son visage vers lui, le masque sombre séchant sur sa peau, et sourit. Ce mouvement de lèvres acceptait la fatalité. Elle comprit que le pacte de non-toucher n'était pas une protection, mais un instrument de torture raffiné pour maintenir leur soif. Dans le silence, entre deux battements d'ailes, elle sut qu'elle ne quitterait jamais

ce rocher. Ici, son monstre intérieur pouvait enfin respirer. Elle rangea son couteau. L'arme faisait désormais partie de son corps. Une extension d'acier prête pour le prochain intrus.

Chapitre 9

L'agonie du sel

L'écume charriait des traînées de rubis sombre qui s'écrasaient contre le socle de la Vieille. Le granit, cette éponge de pierre, buvait la mort sans un bruit. Le dernier râle s'était éteint dans le mugissement du Raz de Sein, balayé par une lame de fond qui avait projeté les cadavres contre les récifs. Jeanne restait immobile. Ses poumons brûlaient. Ses doigts, crispés sur le manche du surin, tremblaient sous l'éclat poisseux de la lune. Le sel s'incrustait dans ses plaies ouvertes. C'était une morsure nécessaire. Une douleur qui prouvait qu'elle n'était pas encore un spectre errant sur cette côte.

À quelques pas, Soren se tenait debout. Une masse d'ombre découpée dans le noir. Ses épaules se soulevaient au rythme d'une respiration saccadée. Ce n'était plus un homme, c'était le grondement de la marée qui montait.

Pendant de longues minutes, aucun d'eux ne bougea. Le silence qui suivit le carnage était plus violent que les cris. Jeanne regarda le faisceau du phare balayer l'horizon avec une régularité de métronome. Elle compta les secondes. Un, l'obscurité. Deux, la lumière blanche sur l'écume. Trois, le retour au néant. Ce rythme binaire l'apaisait, l'extrayait un instant de l'horreur des membres désarticulés à ses pieds. Elle songea aux salons de la rue de Varenne, aux thés tièdes et aux conversations feutrées. Tout cela n'était qu'une fiction lointaine. La seule réalité résidait dans le froid du Finistère et l'odeur métallique du sang qui refroidissait.

Soren se tourna enfin vers elle. Une balafre fraîche barrait son visage, laissant couler un filet noir sur sa mâchoire. Dans ses yeux, Jeanne ne lut ni pitié ni soulagement. Elle y vit une faim archaïque. Elle aurait dû reculer, mais le vide en elle réclamait un contrepoids. Elle avait besoin d'une présence brute pour ne pas sombrer. Le pacte de

silence qui les liait depuis des semaines, cette tension de corde raide, s'effondra sous le poids de l'instinct.

Il franchit la distance en deux enjambées. Ses bottes glissèrent sur les algues. Sa main, rugueuse comme une écorce, s'abattit sur la nuque de Jeanne. Il la força à lever les yeux. Ses doigts s'emmêlèrent dans ses cheveux poissés. Il ne la regardait pas comme une femme, mais comme un trophée arraché à l'océan. Le contact était une brûlure. Jeanne ancrâ ses ongles dans les avant-bras de l'homme, cherchant la preuve que leurs cœurs battaient encore dans ce cimetière.

— Tu sens ça ? grogna-t-il.

Sa voix était un râle caverneux qui vibra contre sa tempe. Il ne demandait pas si elle sentait la mort. Il exigeait qu'elle reconnaisse l'étincelle sauvage qui les dévorait : ce besoin furieux de se posséder pour nier le néant. Jeanne ne répondit pas. Elle pressa son corps trempé contre la dureté de son torse. Leurs vêtements, lourds de sel, n'étaient plus que des entraves. Ils les déchirèrent avec une hâte brutale. Chaque mouvement était une conquête de territoire. La tendresse était proscrite. Seule comptait l'urgence animale, faisant fi de la morale et des arrêts de mort cachés dans sa sacoche.

L'océan reprit son assaut, douchant leurs dos d'eau glacée alors qu'il la plaquait contre la paroi suintante du phare. Le contraste était insupportable : le froid des embruns et l'incendie de leurs chairs. Jeanne rejeta la tête en arrière, un cri muet mourant dans sa gorge. Soren s'emparait de sa bouche avec la fureur d'un naufragé. Il n'y avait aucune grâce, seulement le choc des os et la morsure des dents sur l'autel de la survie.

Le granit lui déchirait les omoplates. Jeanne ne reculait pas ; elle se cambrait pour offrir davantage de prise à ce prédateur dont les mains ne connaissaient aucune retenue. Elle sentait le poids de Soren, cette masse de muscles et de rancœur, l'écraser contre la pierre millénaire. Elle comprenait que cet homme ne l'aimerait jamais.

L'amour exigeait une douceur que la mer lui avait volée. Il l'utilisait comme un bouclier contre les fantômes des hommes qu'ils venaient d'abattre.

Elle se demanda si elle n'était pas devenue identique à lui : une épave dont les bords tranchants blessaient quiconque s'approchait. Cette pensée l'excita. Elle était enfin délivrée de sa naissance pour devenir une créature de sel.

Soren enfonça ses doigts dans ses hanches, marquant sa peau de stigmates violacés. Chaque choc résonnait dans son bassin tandis que, sous eux, le bras d'un mort flottait dans une flaque. Le contraste était obscène : la vie s'arrachait dans un plaisir violent au-dessus de la mort froide. Il grogna son nom comme une malédiction, la retournant pour la plaquer face au ressac. Elle agrippa les aspérités de la muraille, les ongles cassés, sentant les embruns lui fouetter le visage.

Il n'y avait plus de Jeanne Kermeur, fille de diplomate. Il n'y avait qu'une survivante. Soren la frappait comme on enfonce un coin dans du bois dur, avec une régularité de supplice. Il était l'océan, dévastateur, et elle était la côte recevant l'assaut jusqu'à l'érosion. Elle sentit la chaleur de son sexe se mêler au froid des vagues, un mélange de vie et de vide qui la laissait épuisée.

Le silence retomba brutalement quand il s'effondra contre elle. Son front pesait lourdement sur son cou. Autour d'eux, les vagues emportaient les corps vers les profondeurs du Raz. Jeanne regarda l'horizon noir. Le sel avait tout brûlé : les souvenirs, les blessures et les promesses. Elle restait là, captive de ses bras, les pieds dans l'eau glacée. Elle réalisa alors, avec une satisfaction atroce, que dans cet enfer de granit, elle était enfin chez elle.

Chapitre 10

Le linceul d'ébène

L'écume giflait le verre du fanal avec la cadence d'un métronome dément, un choc sourd pénétrant jusque sous mes ongles. Le phare de la Vieille n'offrait plus de refuge ; il n'était qu'un clou de pierre enfoncé dans le flanc de l'abîme. La marée ne redescendrait pas. Je percevais l'agonie du granit sous mes bottes, ce vertige m'indiquant que le monde d'en bas, celui des hommes et de leurs lois de papier, venait d'être définitivement englouti par un Raz de Sein en furie.

Je m'agenouillai devant le poêle en fonte, la porte grande ouverte sur un brasier expirant. Soren se tenait là, dans mon ombre. Je ne le voyais pas, mais son odeur — ce mélange de tabac froid, de saumure rance et de bête traquée — saturait chaque particule d'air. Sa présence pesait sur mes épaules, une main invisible serrée autour de ma trachée.

— Fais-le, Jeanne, murmura-t-il, sa voix plus rauque que le ressac contre le socle rocheux.

Mes doigts tremblèrent en saisissant la première liasse. Ces lettres constituaient mon armure, mon chantage, l'assurance que si je coulais, j'emporterais tout le Finistère vers le fond. Les noms tracés à l'encre violette — juges, armateurs, notables — semblaient hurler sous la lueur blafarde. Ils incarnaient une vie de silences achetés au prix de ma propre dignité. En les jetant au feu, je ne détruisais pas seulement des preuves ; j'arrachais la seule peau me liant encore à la terre ferme.

Le papier jauni s'enroula, noirci par une chaleur avide. La flamme vira au bleu, dévorant ces vies avec une faim obscène. Je regardai les mots « trahison » et « sang »

s’effacer pour devenir des cendres volatiles, prêtes à être dispersées par les courants assassins nous encerclant.

— Nous n’avons plus rien, dis-je, sans me retourner. Ni refuge, ni pardon.

— Nous avons ce que nous méritons, répondit Soren en franchissant l’ultime limite.

L’interdiction de se toucher flottait entre nous comme un fil barbelé. C’était notre jeu cruel, une torture volontaire née de la haine que nous nous portions. Je sentais la chaleur de son corps irradier contre ma nuque, une promesse de combustion me donnant envie de hurler. Il ne m’aimait pas. Il voulait me posséder pour mieux m’anéantir, et je désirais son contact avec la même ferveur qu’un condamné réclame le couperet.

Je jetai la dernière lettre. Le silence qui suivit fut plus lourd que le tonnerre. Dans ce huis clos saturé d’ozone, l’humidité s’insinuait sous mes pores, transformant mon sang en une eau saumâtre. Je me relevai lentement, les muscles de mes jambes protestant contre la tension. Soren ne recula pas. Ses yeux, deux billes de verre dépoli par l’amertume, ancrèrent les miens. Il n’y avait aucune lueur de salut dans son regard, seulement le reflet de ma propre chute.

— Regarde-les, Jeanne, ordonna-t-il en désignant la vitre.

Je tournai la tête vers l’horizon. Il n’existait plus de distinction entre le ciel et l’eau. Tout n’était qu’une masse d’ébène mouvante, un linceul liquide montant, montant encore, inlassablement. Les récifs avaient disparu. Le continent s’était effacé. Nous étions deux épaves soudées l’une à l’autre sur un sommet de pierre, attendant que l’océan vienne enfin réclamer ce qu’il restait de nos chairs corrodées. Ma haine pour lui monta dans ma gorge, amère comme la bile, mais c’était la seule chose me faisant encore sentir vivante. Nous n’étions pas sauvés. Nous étions enfin, et pour l’éternité, irrécupérables.

Les cendres dansaient encore dans l'âtre, fantômes grisâtres qui ne me préserveraient plus de la potence ou de la faim. L'air saturé de sel brûlait mes poumons à chaque inspiration, une sensation de noyade lente précédant l'inévitable engloutissement de la tour par les eaux noires. J'avais passé ma vie à construire des remparts, à amasser ces lambeaux de papier comme autant d'armes contre la misère, mais ici, la seule vérité résidait dans le poids de l'homme se tenant derrière moi. Sa respiration cadencée frappait ma peau, un métronome barbare réglé sur le rythme des vagues dévorant le phare, strate après strate, dans une étreinte patiente.

Soren posa une main sur le rebord de la fenêtre, nous encerclant sans me frôler, son bras comme une barre de fer entre moi et le néant. Ses articulations étaient saillantes sous la peau tannée par des décennies de tempêtes, une chair faite de la même matière que la roche que nous habitons. Je savais qu'il attendait que je craque, que je me tourne vers lui pour implorer une chaleur qu'il n'avait jamais possédée. Chaque centimètre nous séparant était un champ de mines, une zone de guerre où le moindre contact risquait de déclencher une déflagration plus dévastatrice que la houle hurlant au dehors.

Je ne cherchai pas à fuir, car la fuite supposait une terre ferme n'étant plus qu'un souvenir sous des brasses d'eau. La marée ne redescendrait pas, je le sentais dans le tremblement même de la tour, une résonance sourde m'indiquant que l'océan réclamait définitivement son dû. Nous étions les derniers, ou peut-être les premiers d'une espèce nouvelle, celle des damnés n'ayant plus besoin d'enfer parce qu'ils l'ont emporté avec eux dans cet exil de pierre. Ma haine pour lui ne s'était pas apaisée ; elle s'était solidifiée, devenant la charpente de mes os, la structure m'empêchant de m'effondrer devant l'immensité vide.

Soren se pencha, son visage à quelques millimètres de mon oreille, son souffle chaud contrastant violemment avec l'humidité glaciale perlant sur mes tempes.

— On y est, Jeanne, dit-il, et je perçus pour la première fois une délectation sauvage dans son timbre brisé.

Je me retournai brusquement, ma poitrine heurtant la sienne, rompant enfin ce pacte absurde de distance pour me perdre dans le gris orageux de ses yeux délavés. Mes doigts s'enfoncèrent dans le drap rêche de sa vareuse, non pour le retenir, mais pour m'assurer que s'il coulait, je serais celle qui l'entraînerait vers les fonds sablonneux. Nous fîmes face à l'horizon noir, soudés par une répulsion si absolue qu'elle en devenait sacrée, deux silhouettes d'ébène attendant que l'eau vienne enfin sceller nos bouches sur un dernier cri de mépris.

FIN

Merci d'avoir lu "TON CORPS COMME UN NAUFRAGE"

Une œuvre écrite par Atelier Fusianima

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)